

II

Florent Goret

La deuxième partie de cet ouvrage propose une version romancée de l'assassinat de René Grimaldi de Beuil par son valet en l'an 1542 ; il donne une interprétation du supplice et de l'exécution de l'assassin par le seigneur d'Ascros.



Préambule à la deuxième partie

La saltimbanque dresse la tente près de la muraille qui enserme Puget-Thénières. Elle s'endort bercée par le grondement des eaux du fleuve. Son esprit s'envole vers un monde habité de chimères aux robes cousues de fil d'or. Elle sourit aux fées qui lui caressent les cheveux. Elle s'envole avec elles vers les cimes enneigées.

Elle retombe sur une place de village où des hommes aux regards colériques l'entourent en lançant des imprécations. Elle se retrouve liée à un poteau.

La guenon est blottie entre ses jambes. Les flammes dévorent les fagots entassés à ses pieds. Un souffle chaud agresse son corps. La fumée qui l'enveloppe l'empêche de respirer. Elle s'apprête à mourir dans d'horribles souffrances.

Le visage d'un pénitent danse dans l'atmosphère évanescence. Il veut la sauver. Elle appelle Jean-Paul de toutes ses forces mais il disparaît.

Elle sursaute. Elle s'assied sur le bord de la couche. Son corps est parcouru de sueurs froides. La guenon, réveillée par les gémissements, lui jette un regard apeuré.

Aix-en-Provence au mois d'avril de l'an 1542. Le doigt de Monsieur de Grignan¹ glisse sur une carte mise à plat. Il s'arrête sur la ligne rosée qui délimite, le long du Var et de l'Estéron, les terres du royaume de France puis il s'enfonce vers l'orient à travers le relief de montagnes rehaussées de sépia. Il glisse vers le Piémont, il pointe un château agrémenté d'un aigle bicéphale. Le lieutenant du roi connaît la vallée aux gorges abruptes, la forteresse flanquée de hautes tours, le chemin escarpé qui mène au col de Tende. Le fief des Lascaris² entre Provence et Piémont est une terre sur laquelle les troupes impériales ne s'aventureront pas. Grignan est persuadé qu'en associant l'allégeance des Grimaldi à celle des Lascaris, il étoufferait, par le nord les Terres Neuves de Provence³. Nice, privée de ses liaisons alpines tomberait comme un fruit mûr.

Son doigt longe, à rebours, les hautes cimes entre Roya et Vésubie ; il passe sur de vieux châteaux mal défendus, descend lentement le cours de la Tinée, s'enfonce dans le comté de Beuil, caresse les villages fortifiés dressés sur des pitons comme des nids d'aigles, exerce une première pression sur Villars, s'arrête sur Entrevaux.

Le lieutenant-général du roi ne doute pas de la loyauté de Jean-Baptiste Grimaldi d'Ascros, dont les armes se sont déjà mêlées à celles des nobles familles de France. Il doute des volontés de son frère aîné qui tient entre ses mains la destinée des terres de Beuil. Il sait que René n'est plus favorable à la Fleur de Lys et qu'il prête une oreille attentive aux Savoie. Pour quelle raison fortifie-t-il le château d'Entrevaux qu'il

¹ Louis Adhémar (1474-1558), ambassadeur de François I^{er} à Rome et à la diète de Worms, lieutenant-général pour le roi en Provence.

² Le comté de Tende est le fief des Lascaris-Vintimille. Le comte Claude Lascaris a prêté allégeance au roi de France.

³ Nom donné au comté de Nice.

vient de racheter à Erasme Gallean-Doria ? Pourquoi fait-il construire des bastions qui verrouillent l'accès occidental du comté de Nice sur sa frontière avec le royaume de France ? Un espion lui a rapporté qu'il doit recevoir un conseiller du duc Charles III et qu'ils visiteront ensemble le chantier de citadelle.

Monsieur de Grignan connaît le projet de son roi ; il sait qu'il rompra sous peu la trêve de Nice en attaquant les armées de Charles Quint en Catalogne ou en Piémont ; il sait que la frontière orientale de la Provence peut devenir un champ de bataille et qu'Entrevaux est un handicap pour la manœuvre des troupes.

-0-

Villars⁴. Le château dressé sur un rocher domine le village et le cours du Var où les eaux bleues dévalent en grondant vers les gorges basses. Une rumeur qui frise depuis Beuil les roches sanguinolentes du Cians, gigantesques entailles de la montagne des Grimaldi, circule dans les venelles du village. On raconte que René se prépare à la guerre ; il renforce les remparts d'Entrevaux pour résister aux boulets fondus dans les arsenaux français ; on murmure que Choua lou Primou⁵ a donné ordre à son armée de porter l'estocade finale au duché de Savoie.

Le conseiller ducal, venu amicalement séjourner à Villars, est un homme rompu au droit romain, à la politique, aux arcanes du pouvoir, un homme dévoué aux Savoie qui rédigera pour son duc, resté à Verceil, un rapport circonstancié sur la rénovation du château d'Entrevaux. Jean-Baptiste Grimaldi n'a pas voulu le voir ; il hurle, à qui veut l'entendre,

⁴ Villars-sur-Var, village du département des Alpes Maritimes. Les Grimaldi de Beuil y possédaient un château qui était leur résidence principale. Le château a été rasé en 1621, suite à l'exécution d'Annibal Grimaldi, dernier comte de Beuil.

⁵ François I^{er} en langue niçoise.

que les Savoie sont de mauvais suzerains et que l'allégeance doit être rompue.

René est assis dans un fauteuil, la tête renversée, la gorge déployée sous le rasoir de Goret qui glisse lentement sur sa peau savonnée. Aucune tache de sang ne salit la lame, le savon, l'eau, les linges. René ne doute pas de la fidélité de son barbier ; posséder des serviteurs aux âmes dévouées est une force en ces temps troublés. Goret n'est pas un étranger ; sa famille sert les Grimaldi depuis des générations, à la terre et aux armes, à l'écurie et à la barbe. Il connaît les hautes montagnes de Beuil où son seigneur règne en maître absolu. Il y est né. Il a couru derrière les brebis, chassé le loup et bu au pis des vaches en tétant comme un veau. C'est un enfant du pays, un gavouot aussi farouche que ses maîtres, hautain avec les étrangers, méfiant avec les gens des plaines, un homme qui tutoie les cieux. Les croix, les oratoires, les chapelles, les magnifiques fresques dont on a orné les murailles, à Roure, Roubion, Lieuche, Beuil ne l'impressionnent pas. Il connaît peu le Christ. Il méprise les curés mais ne le dit jamais. Ses dieux sont plus anciens, ils ont traversé les siècles, les millénaires ; ce sont des dieux immémoriaux. Des hommes avec des outils de bronze, il y a très longtemps, gravaient déjà leurs marques de respect sur de gigantesques dalles rougies par le sang des légions décimées ; des milliers d'hommes vaincus les ont colorées pour l'éternité. La vérité est là, dans ce chaos de roches au cœur du fief des Grimaldi. Goret en connaît le cœur et les limites, les barrières rocheuses qui dominent l'Estéron, le cours de la Tinée et les hautes cimes aux sources du Var.

Il sait que les rois de France aimeraient vassaliser ses maîtres et faire graver la fleur de lys sur les murailles de leurs châteaux. En rendant Entrevaux inexpugnable, René va à l'encontre des visées françaises ; il froisse les Valois ; il inquiète les lieutenants de Choua lou Primou qui n'acceptent pas une puissante citadelle aux portes du royaume. René répète

souvent qu'il en a cure ; il est libre de faire, sur ses terres, ce que bon lui semble.

Goret connaît l'histoire des Grimaldi, la part qu'elle a tenue en l'an 1388 dans la dédition de la Provence orientale au comte Rouge, la recherche toujours renouvelée d'une existence propre, d'une allégeance limitée, des pouvoirs de haute justice conservés. Il connaît la pensée de ses maîtres : être de Beuil, c'est être indépendant.

René Grimaldi offre sa gorge au rasoir. Son serviteur n'utilise pas son outil pour la lui trancher. René lui fait confiance mais cela ne l'empêche pas de maintenir, près de lui, deux gardes lorsqu'il se fait raser. A trois hommes il est plus difficile de comploter qu'à deux. Les Vénitiens qui nomment toujours trois personnes à la tête des affaires le savent depuis longtemps.

René garde en mémoire le sort réservé à son aïeul. Les Gavouots, de Guillaumes à Villars, conservent le souvenir de l'assassinat de Georges Grimaldi par son barbier : Esprit Testoris a plongé un rasoir dans la gorge déployée de son maître pour lui ôter la vie. C'était le cinq janvier de l'an 1507 ; c'était il y a trente-cinq ans, sur ordre des Savoie.

Goret essuie le visage de René avec un linge tiède. Il saupoudre ses joues et sa gorge de talc parfumé. Il recule pour laisser à son maître l'aisance du mouvement retrouvé. Il lui présente une chemise propre. René l'enfile ; il sera bientôt prêt pour banqueter avec ses hôtes. Des odeurs de viandes grillées qui s'échappent des cuisines s'insinuent jusqu'au donjon, elles chantent les prémisses du festin qui resserrera les liens avec les Blanches Mains.

Une tapisserie accrochée à la muraille, arbore les armes des Grimaldi. La devise tissée dans des fils d'or et de soie domine l'assemblée. *Dur à scavoïr*, les convives attablés peuvent la voir dans un phylactère flottant au-dessus d'un heaume surmonté d'une gueule de sanglier ; les deux léopards,

qui encadrent le blason bicolore et l'étoile à seize pointes, les menacent de leurs griffes acérées.

René frappe ses mains l'une contre l'autre. Une jeune femme, vêtue d'un pourpoint trop grand pour elle et tenant un singe par la patte, avance vers les places d'honneur. Elle salue en courbant le buste ; la guenon fait de même. Une rumeur trahissant la surprise et la joie des convives parcourt la noble assemblée. René est heureux de donner un spectacle qui hausse son prestige auprès du conseiller ducal. Thomassine Lascaris⁶ incline la tête en souriant ; elle remercie son époux de la magnifique surprise qu'il lui a réservée. La Cour de Beuil pourra se vanter de produire des spectacles peu ordinaires.

Goret regarde la jeune femme qui danse tout en jouant de la vielle. Il la connaît mais ne sait plus où il l'a vue. Il écoute sa voix claire comme l'eau d'une source couler dans ses oreilles brutes ; il regarde le singe grimacer ; son rire se mêle à celui des convives.

Il accroche son regard à celui de la femme ; elle lui sourit en affichant une expression où il croit déceler une invitation. Il frissonne en pensant qu'elle pourrait lui être acquise ; ses yeux ne quittent plus le beau visage changeant. Il est persuadé de l'avoir déjà rencontrée ; ses traits lui semblent familiers ; cette envie de vouloir vivre pleinement, il ne sait pas où il l'a vue mais il en a gardé le souvenir.

Vient l'heure flottante où les esprits dilatés par les vins ouvrent discrètement leurs portes secrètes et laissent échapper, sur le ton de la confiance amusée, des idées ou des sentiments ordinairement cadencés. Les convives s'égayent par petits groupes pour tenir des conciliabules ; les hommes plongent hardiment leur regard dans celui des femmes qu'ils souhaitent séduire.

Goret quitte la grande salle. Il longe un couloir donnant accès à la cuisine ; il parcourt du regard le désordre

⁶ Thomassine Lascaris de La Brigue, épouse de René Grimaldi.

des lieux ; il trouve la fille, attablée à l'office, face aux restes du festin. Il s'approche d'elle. Il plonge son regard dans le sien.

« Florent Goret, » dit-elle sans hésiter.

L'homme plisse les paupières ; ses joues et son front se colorent.

« Tu ne te souviens pas ? Lorsque mon père menait ses bêtes pour les estives... Tu partageais toujours ton pain et ton lard avec moi.

- Brillheta ! Brillheta qui venait de l'Estéron. »

Goret sourit. Il se souvient. C'était une gamine de douze ans, la jupe trop courte, les cheveux tenus en nattes et ses petits seins qui commençaient à pointer. Elle riait, elle sautait, elle parlait à tue-tête de tout et de rien, de ce qu'il pouvait y avoir derrière les hautes cimes, des sorcières, des plantes qui guérissent. Il est heureux de revoir cette enfant devenue femme.

« Je ne t'ai plus vue... Ton père n'a plus mené ses moutons à Beuil.

- Mes parents ont été assassinés à Gillette. »

Goret pince les lèvres ; son regard glisse vers la guenon ; il désigne l'animal du menton. Brillheta lui répond qu'elle l'a héritée d'un vieux saltimbanque mort à Saint-Etienne.

« J'ai appris pour ton père, » dit-elle, avec empathie.

Il hoche la tête, tout le monde sait dans la baronnie de Beuil qu'on l'a retrouvé mort dans son potager, la tête baignant dans son sang ; on raconte qu'il a glissé et que son crâne a heurté une pierre mais une rumeur plus secrète, entre Villars et Puget-Théniers, laisse penser qu'il a été assassiné.

« Où vas-tu passer la nuit ?

- J'ai dressé la tente. J'ai l'habitude d'y dormir avec ma guenon. »

Goret grimace. Il dit que les nuits sont encore froides. Il lui propose un couchage. Brillheta hoche la tête en souriant ; elle accepte son invitation.

-0-

Goret ravive le feu, son regard brille d'une lueur que Brillheta a déjà remarquée dans la grande salle du château. Elle prend place sur un banc près de l'âtre. Elle défait ses cheveux dans un bruissement de soie. Il l'observe du coin de l'œil ; ses gestes déliés le font frissonner. Il s'assied au sol, face à elle. Elle pose une main sur sa tête. Elle caresse ses épais cheveux bouclés ; c'est une bonne période pour recevoir un homme, une période qui la met à l'abri de l'enflure du ventre. Elle plonge les doigts à travers ses mèches drues. Elle sait qu'elle provoque en lui une excitation qui ne trouvera à présent son terme que dans une relation d'amour.

« Déshabille-moi ! »

Elle le souhaite ardemment. Il pose ses lèvres sur celles de la femme. Elle enveloppe les joues de Florent dans le creux de ses mains. Ils s'allongent sur les peaux de chèvres.

La guenon, assise au sol de la petite pièce où Goret l'a enfermée, gémit en unisson avec sa maîtresse.

-0-

Goret prend la main de Brillheta dans la sienne. Il l'entraîne en direction de l'église Saint-Jean-Baptiste mais n'y entre pas, il se dirige vers un portail près du cimetière. Il approche les lèvres de l'oreille de sa maîtresse.

« Garde ta main dans la mienne et ferme les yeux. Tu ne les ouvriras que lorsque je te le dirai. Tu ne les ouvriras que face à la merveille de Villars. Je vais guider tes pas. »

Brilheta pose maladroitement un pied devant l'autre. Elle sent Florent s'immobiliser. Elle entend un portail tourner sur ses gonds. Elle reprend la marche en suivant les pas de son amant.

« Maintenant. Tu peux remonter les paupières. »

Une longue allée formée de pilastres surmontés par des croisillons de bois s'impose à son regard. Des vignes aux ceps vigoureux recouvrent la treille de feuilles encore tendres. Un doux ombrage s'étend devant ses pieds. Une légère brise parfumée caresse son visage.

« Comme c'est beau !

- Voilà l'Allée des seigneurs de Beuil. L'Allée des Grimaldi⁷... Les dames de Beuil viennent, chaque jour s'y promener. Viens ! Suis-moi ! Marchons jusqu'au belvédère. »

Brilheta plisse les paupières pour concentrer son regard vers l'horizon, vers l'extrémité du Paradis⁸ où une lumière crue marque la fin de l'Allée et le début du précipice. Elle suit Florent, le cœur léger, heureuse de pouvoir mêler les fragrances de la terre aux dernières sensations que sa chair conserve des jouissances nocturnes. Elle marche de conserve avec lui, pas à pas, comme une princesse de Beuil.

Ils demeurent un long moment sur le promontoire, sur la magnifique terrasse en surplomb qui offre un panorama de montagnes, de vallées, de bois et de prés. Florent tend un index pour désigner le nom des lieux qui les entourent : le plateau du Chival, le champ de Baude, le Var qui coule en grondant sur son lit de galets.

Florent éprouve des sensations qui lui étaient inconnues. L'union avec Brilheta n'est pas une union ordinaire ; le plaisir ressenti n'est pas comparable à celui procuré par les bergères troussées sur un talus ou les prostituées visitées à Puget-Théniers ; il est plein et toutes les parties de son corps en conservent la mémoire. Le plaisir coule encore à flots dans ses veines, irradie ses membres, il lui fait ressentir une inimaginable félicité.

⁷ Allée de plus de 80m et se terminant par une terrasse en belvédère. Elle est formée d'une double rangée de 30 colonnes édifiées au XV^e siècle ; elle était encore surmontée d'une treille en 1864.

⁸ Nom donné au plateau cultivable qui s'étend au sud du village de Villars.

Florent tient la petite main de Brilheta dans la sienne comme un cordon ombilical ; c'est le lien minimal pour qu'elle continue à l'irradier de sa chaleureuse présence. L'instant est délicieux mais il sait qu'il lui faudra, sous peu, à nouveau la prendre, coller son corps contre le sien, faire jaillir en elle la source de plénitude qui le comble. Cela ne pourra attendre le soir. Il sent déjà une nouvelle envie friser sa chair.

Ils remontent l'Allée à la façon d'un couple qui affiche son bonheur. Les frondaisons vineuses bruissent doucement, les éclats de lumière tachent leurs vêtements, leurs visages, les longs cheveux bruns que Brilheta laisse aller sur ses épaules.

Les vilains à l'ouvrage dans les jardins du Paradis, redressent leur échine pour les regarder passer. Ils sourient, s'adressent des œillades, échangent des quolibets. Goret a trouvé chaussure à son pied.

Les deux amants passent devant l'église sans regarder la croix. Ils pressent le pas pour remonter les venelles du village vers la demeure de Florent, les peaux de chèvre sur lesquelles leurs corps dénudés pourront se frôler, se caresser, se presser, se bousculer jusqu'à l'extase.

Brilheta sent la puissante aura de l'homme, la chaleur qui irradie son corps empli d'énergie, l'odeur sauvage de sa peau. Elle est heureuse. Il accélère le pas. Elle a hâte de recevoir ses baisers, ses caresses. Il introduit une clef dans la serrure d'une porte et la pousse. Il invite la femme à monter les marches d'un escalier étroit. Elle lui jette un regard complice. Elle se précipite.